



L'homme du Dimanche



Le 10 juillet, Jean-Michel Othoniel pose au milieu d'une de ses œuvres au centre régional d'art contemporain de Sète (Hérault). PASCAL PARROT/DIVERGENCE POUR LE JDD

Les mues d'un plasticien

Jean-Michel Othoniel

Artiste en mouvement marqué par les épreuves personnelles, il se raconte dans des œuvres de plus en plus sombres, présentées cet été à Sète et Montpellier



Du soufre malodorant au verre lisse, du rose fuchsia au noir verdâtre des profondeurs abyssales, Jean-Michel Othoniel avance par mutations successives. Le plasticien français de 53 ans est connu internationalement depuis la réalisation en l'an 2000 de son kiosque en perles multicolores couronnant la bouche de métro du Louvre. Sa renommée s'est encore accentuée en 2015 avec la création d'une fontaine légère et dorée dans les jardins du château de Versailles. Une consécration, après sa rétrospective au centre Pompidou en 2011 alors qu'il n'avait pas 50 ans.

Aujourd'hui, le plasticien célèbre, populaire – un mot dont il est fier – se réinvente, proposant des œuvres monumentales, plus radicales et plus sombres. À Sète, au centre régional d'art contemporain (Crac), où il présente ses dernières sculptures, une vague de 5 m de haut composée de 10.000 briques en verre ouvre grand une gueule de monstre marin. Plus loin, des mobiles en perles noires dessinent des tourbillons dans les airs. Une métaphore de la création. « *En tant qu'artiste, on se retrouve comme dans une tornade, on risque d'être éjecté et de devenir spectateur de son propre œuvre. Il faut rester au centre de l'ouragan et tenir bon, même si tout va très vite.* » Lui prend le temps d'élaborer ses projets, d'y travailler avec toute une équipe, architectes, régisseurs, ingénieurs. Des superproductions. Quatre ans pour Versailles, deux ans et demi pour Sète.

Cet homme affable, généreux, résiste à sa façon dans l'œil du cyclone. Othoniel convoque le beau au cœur des catastrophes. La vague fait notamment référence au tsunami au Japon en 2011. L'artiste était sur place quand les éléments se sont déchaînés. Ironie du destin : il mettait en place des pièces en verre suspendues, frémissant au moindre souffle...

« *Jean-Michel Othoniel veut insuffler du merveilleux dans l'art et conjurer des souffrances collectives* », explique Catherine Grenier, présidente de la Fondation Giacometti et commissaire de la

rétrospective au Centre Pompidou. L'épidémie liée au virus du sida a marqué le jeune étudiant aux beaux-arts de Cergy, monté à Paris après avoir grandi à Saint-Étienne. C'était la fin des années 1980. « *On vivait un cauchemar, se rappelle-t-il. Il y avait une désespérance immense, la maladie touchait les jeunes, en particulier dans le monde de l'art.* » Près de trente ans après, en décembre 2016, le sculpteur a implanté un immense boulier écarlate à Amsterdam, l'Aids Monument. Il porte aussi, toujours autour du cou, un collier de perles rouges en hommage au plasticien minimaliste américain Félix González-Torres, mort du sida en 1996, « *l'artiste clé de cette fin de siècle* ».

« *Ses créations n'ont pas qu'une portée historique. Elles recèlent une dimension autobiographique, intime, liée à un sentiment de perte* », ajoute Catherine Grenier. À 23 ans, il a perdu l'homme qu'il aimait. Son premier amour. Un jeune séminariste qui se destinait à devenir prêtre et s'est suicidé en se jetant sous un train. Un traumatisme évoqué publiquement en 2011, lorsque Jean-Michel Othoniel s'est confié à Christine Angot. Lui l'artiste aux créations baroques et exubérantes reflété dans les mots secs et sans concession de l'écrivaine phare de l'autofiction. Mais cette absence déchirante se devinait dès ses premières œuvres, ses « photosensibles » avec des personnages s'effaçant à moitié, tout comme dans les colliers-chapelets géants qu'il confectionnera plus tard, lui qui n'est pas croyant.

« *Il est solaire mais avec un voile de mélancolie. Il a toujours eu une bonne étoile au-dessus de la tête* », dit avec tendresse Noëlle Tissier, la directrice du Crac, commissaire de l'exposition à Sète. Elle lui a offert sa première résidence dans cette ville portuaire chantée par les poètes, quand l'étudiant tout juste diplômé travaillait le plomb, le soufre, des matériaux qui se transforment. « *J'avais toujours une valise prête*, raconte-t-il. *Paris, c'était assez nase à l'époque pour un jeune artiste. J'ai tout de suite eu envie d'aller voir ailleurs.* »



Il cumule les résidences à Rome, Madrid, Naples, qui lui permettent d'être hébergé et de créer, même s'il lui faut vivre de façon spartiate. En 1989, il passe un an à Berlin. Le plasticien part ensuite à Hongkong, y sculpte de petites montagnes en soufre. Elles lui valent d'être invité à la documenta de Cassel, grande messe de l'art contemporain le plus pointu qui se tient tous les cinq ans en Allemagne. « *J'ai dû lutter pendant deux, trois ans pour ne pas refaire, encore, ces montagnes que tout le monde me réclamait.* »

Tenir son cap face aux vents dominants. Il poursuit son odyssée dans les îles Éoliennes. Une volcanologue lui parle de l'obsidienne, cette roche issue d'une vitrification de la

« En tant qu'artiste, on doit rester au centre de l'ouragan et tenir bon »

lave. Jean-Michel Othoniel veut en recréer artificiellement. Il étudie la question avec le Centre international de recherche sur le verre et les arts plastiques à Marseille, et y parvient. Le verre devient son matériau fétiche, sensuel et coloré. Des guirlandes de seins laiteux (réminiscence d'un long séjour à Hawaï), des fleurs au pistil phallique, des larmes

aux couleurs enchantées... Tout un univers amoureux déployé sous les vitraux du Carré Sainte-Anne à Montpellier.

Sous sa direction tatillonne – il sait exactement ce qu'il veut et surveille tous les détails lors du montage de ses installations –, les maîtres verriers de Murano donnent naissance à des séries d'œuvres. L'artiste, qui veut garder des traces, conserve un exemplaire de chaque étape de son travail, et a même racheté un de ses colliers aux enchères chez Christie's. Les années frugales sont loin, avec la reconnaissance est venue une certaine aisance. Othoniel vient d'acquérir un appartement à Sète pour venir y trouver le calme et dessiner des aquarelles. Mais le nomade continue de voyager : il sera au Mexique et à New York en septembre. Et de douter, et de chercher. « *J'ai l'impression d'être un jeune artiste* », dit-il. Le plasticien à l'allure juvénile s'ouvre à une nouvelle dimension, tellurique, à cette planète en surchauffe climatique. « *Cette obsession a doucement infusé mon travail. Nous, artistes, sommes des plaques sensibles du monde.* » La féerie de ses verroteries enfantines a disparu, laissant place à une beauté romantique, celle de l'admiration mêlée d'effroi face à la puissance des éléments. Dernière mue en date d'un plasticien au cœur de la vie. ●

MARIE-ANNE KLEIBER  @Makleiber

« *Géométries amoureuses* », au Crac de Sète et au Carré Sainte-Anne de Montpellier. Jusqu'au 24 septembre.